jetés aux ténèbres

Sandrine Berthet

LES ÉDITIONS DU SONNEUR

jetés
aux ténèbres

L'éditeur tient à remercier Christine Goyetche
pour sa précieuse aide dans ses recherches iconographiques.

© Les Éditions du Sonneur
ISBN : 978-2-37385-229-5
Dépôt légal : mars 2021
Conception graphique : Sandrine Duvillier
Photo de couverture : Allan Hughan, *Installation des déportés de la Commune à Numbo, presqu'île de Ducos, Nouméa, 1872,*
© Archives de la Nouvelle-Calédonie, 178 Fi 45
Relecture typographique : Fabienne Texier

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

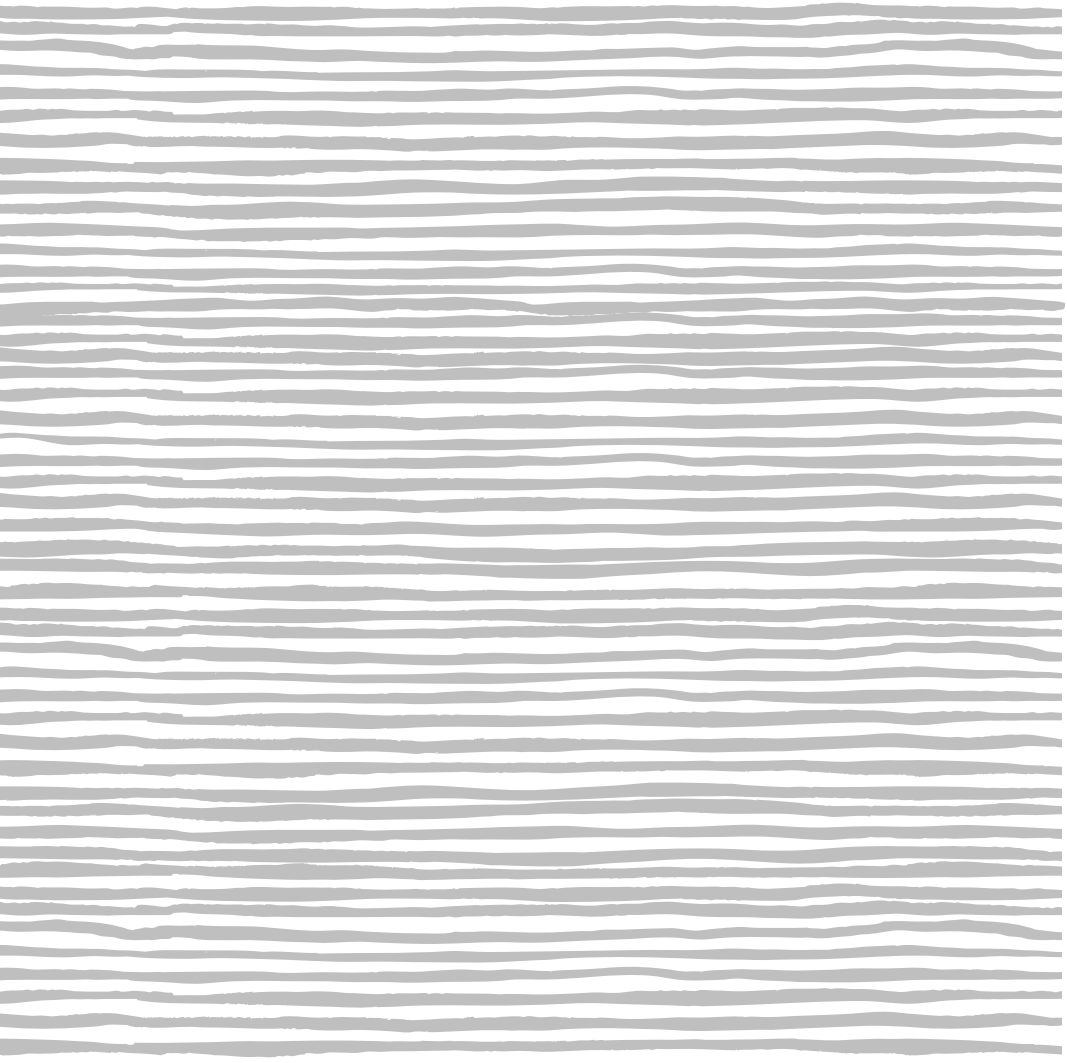
jetés aux ténèbres

Sandrine Berthet

Jetés aux ténèbres est un roman. Certains des personnages qu'il met en scène ont existé. D'autres non. La plupart des événements qu'il conte ont eu lieu. Pas tous. Ou pas nécessairement tels qu'ils sont dépeints.

Un homme tellement ruiné qu'il n'a plus que son honneur, tellement dépouillé qu'il n'a plus que sa conscience, tellement isolé qu'il n'a plus près de lui que l'équité, tellement renié qu'il n'a plus avec lui que la vérité, tellement jeté aux ténèbres qu'il ne lui reste plus que le soleil, voilà ce que c'est qu'un proscrit. VICTOR HUGO, *ACTES ET PAROLES* I, 3

Prologue



IL ME REGARDE. Il est immense et il me regarde fixement.

Allons ! Il ne regarde rien du tout. Quand on agonise comme ça, on n'en est plus à regarder quoi que ce soit, sinon soi-même. Ses yeux ne voient plus rien. Il est peut-être déjà mort.

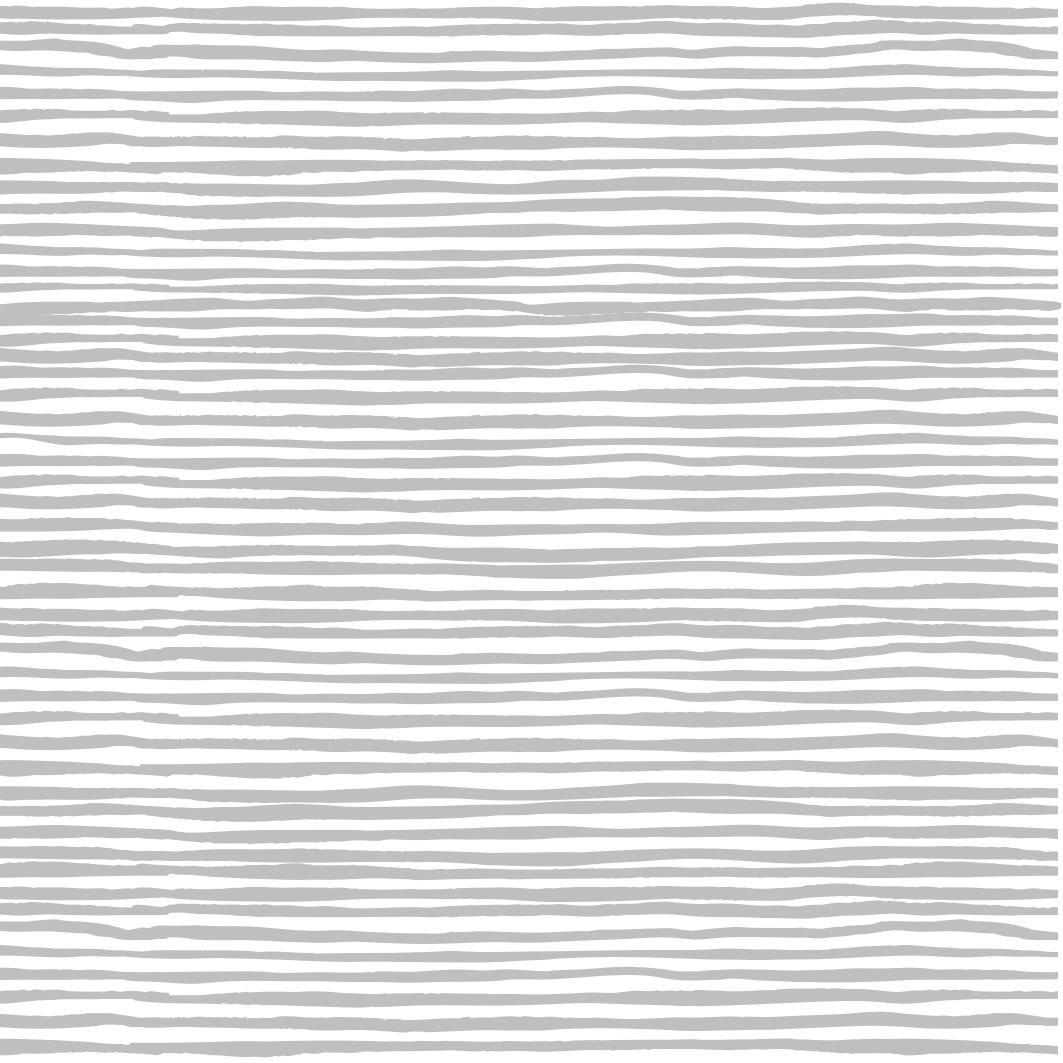
En tout cas, en dessous de lui, c'est à peine si on arrive à considérer les juges sur leur estrade. Ils ont l'air de lui servir d'ornementation, un parterre de fleurs à moustaches et fatras de médailles militaires. Il vaudrait pourtant mieux que je m'intéresse à eux : ils ont l'intention de décider de ma vie – ou plutôt de ma mort, vu comme ils ont eu la main leste les précédentes journées.

L'avocat qu'on m'a assigné est inexistant. De toute façon, qu'importe ? Un semblant de défense pour une parodie de procès, c'est bien assez.

Il me regarde.

Ce Christ démesuré planté sur sa croix, on l'a accroché là, bien en face, pour qu'il nous exorcise. Qu'il extirpe de notre âme le démon de la République et le Satan de la Révolution. Pendant que les juges du conseil de guerre statuent sur le devenir de notre corps.

Vers l'autre bout de la croûte terrestre



I

L'OCÉAN PARAÎT IMMOBILE. Ça ne tangue pas, rien ne bouge. À peine quelques craquements de la coque, on avance peut-être malgré tout ? Dans les cages rien ne remue non plus. Chacun somnole dans sa torpeur. En contemplant ce troupeau d'hommes crasseux agglutinés sur le plancher humide, je me sens davantage accablé par la touffeur. Elle oppresse, elle enserre le corps, elle comprime la cage thoracique. Mon cœur est lourd, plombé par la moiteur, fatigué d'avoir à se contracter encore et encore, alors que, comme tous les autres muscles, il voudrait ne plus rien faire qu'attendre un peu de fraîcheur. Et toujours pas d'eau dans les réservoirs. Salauds de gardes-chiourme !

Je suis incapable de rien faire. Mon squelette s'est dissous, plus de charpente. Ne me reste que la chair, inerte. Et un vide à la place du cerveau. Sortir l'une de mes esquisses, tenir mon crayon entre mes doigts, même ouvrir un livre et poser les yeux sur une page pour en déchiffrer les lettres, A, B, C, D, tout ça est bien au-dessus de mes forces.

Il ne me reste qu'à laisser mon regard errer une fois de plus sur ce panorama. Les barreaux épais comme le bras, denses comme une forêt de peupliers métalliques. Les deux cent cinquante prisonniers entassés tels des fauves dans des cages. Les coursives étroites où traînent les gardes-chiourme. Eux aussi sont abasourdis par la chaleur. À la porte de chaque cage un canon chargé, avec sa gueule de bronze qui pointe vers l'intérieur, des fois qu'il nous prendrait l'envie de nous agiter un peu trop. Les sabords, treize de chaque côté de la coque, treize petites ouvertures rectangulaires pour laisser passer quelques rayons de lumière, entrer un soupçon de vent du large, et déferler des torrents d'eau de mer les jours de gros temps.

Quatre semaines que nous sommes partis. Seulement quatre semaines, et on ne sait combien de temps encore il va falloir endurer les cages et tout le reste. À partir des côtes du Maroc le soleil a commencé à se faire mordant sur le pont et depuis, la frégate ne cesse de faire route vers l'hémisphère Sud, poussée par ses voiles à la poursuite d'une chaleur plus moite. Impossible d'avancer dans la cage sans buter contre un autre, impossible de se retourner sans heurter quelqu'un, de se lever sans se cogner à tout ce qui est suspendu. Il faut ramper pour atteindre un sabord, pour

approcher sa bouche et ses paupières de l'ouverture et sentir un peu de fraîcheur.

Courir, courir dans l'allée de cyprès à Bologne, à en perdre le souffle, avec la brise qui fait danser les feuilles en fin d'après-midi, courir aux côtés de Francesco qui va me distancer longtemps avant l'arrivée devant la villa, courir à en vomir d'avoir trop forcé, et tout de même me faire traiter de jeune blanc-bec, *Pivellino !* Je ferme les yeux, je prends une grande inspiration, une seconde encore plus lente, et je m'élance, je cours dans le noir, je dépasse la villa, je poursuis jusque dans les champs derrière et encore plus loin, indéfiniment, il n'y a rien pour me retenir.

L'un des surveillants vient d'appeler notre cage pour la promenade sur le pont. Le troupeau s'ébroue, on fait fi des courbatures au creux du dos, des douleurs sourdes un peu partout quand on déplie son corps, des articulations engourdies. Le cou est moulu et on a du mal à porter sa tête au début. On se met debout, déployant lentement ses jambes, qu'on a tenues entre ses bras malgré les fourmillements qui envahissent le bout des orteils.

Mon rituel païen. Le pied à peine posé sur le pont, étirer ma carcasse de tout son long, jeter les bras vers le ciel, les doigts écartés pour les détacher de la paume, et m'emparer du soleil. Il est facile à attraper aujourd'hui, seul au milieu de l'azur, sans aucun nuage pour faire barrière. La chaleur de ses rayons pénètre ma peau, malaxe ma chair, se diffuse jusqu'aux os. J'ai une heure de résurrection devant moi.

Après des semaines de vent fort, de vagues parfois violentes, de grosse houle, pour la première fois depuis le départ de l'île d'Aix, l'océan s'étend de tout son long devant le navire comme un lit bien fait. Nous sommes absolument seuls sur l'Atlantique. Pas d'oiseaux, de bancs de poissons, ni même de pointe de vent pour siffler à nos oreilles. J'essaie de faire le tour de cette immensité, de saisir l'horizon, je plante mes yeux dedans. Cet infini m'apaise.

Achille me rejoint. Il a son air distant et soucieux, celui qui le fait ressembler à un notable préoccupé de ne pas laisser remettre en cause sa quiétude. Ne lui manque que le haut-de-forme et le monocle. La bedaine, il lui en reste un peu, malgré le séjour en forteresse. Il m'indique la passerelle, où aucun officier ne se tient aujourd'hui. Ils se sont tous groupés à l'arrière, on les dirait occupés à scruter l'horizon. Il y a même le commandant.

Brusquement, tout est envoyé valdinguer, le temps inerte, l'océan figé, le navire suspendu à l'attente. L'officier de quart déboule sur le pont en brandissant un énorme porte-voix, réclamant à Neptune l'autorisation du passage de ses eaux pour tous les passagers dont c'est la première virée dans l'hémisphère Sud. Du haut du mât principal, sons de trompe et tirs de revolver en guise de réponse. Le cérémonial se poursuit dans une tonalité carnavalesque, avec déguisements, charivari, mimes et terreur amusée. Un escadron de marins s'agite parmi les passagers, ils sont déguisés en cheval, en postillon, en juge, en Pierrot, il y a même un astronome et un évêque. Au milieu du tohu-bohu j'essuie une grêle de petits pois secs avant d'être aspergé en pleine figure de seaux d'eau de mer. On s'éparpille aux quatre coins du pont, c'est la cohue, tout le monde crie. Je finis par trouver refuge aux cuisines – mais même en pleine panique festive, pas moyen d'y dérober quelque chose à manger.

À bout de munitions, l'orage de Neptune s'achève. Le Pierrot lance aux fugitifs quelques dernières poignées de farine, tout en se dirigeant vers le groupe des gardes-chiourme, qui assistent au spectacle les bras croisés, le visage cadenassé. Il s'approche de Nutzbaum, le plus brutal parmi cette engeance, et saisit dans sa musette un œuf

qu'il écrase sur sa figure. Le jaune coule lentement, souillant la veste du surveillant. Nutzbaum met la main à son sabre un instant, puis s'éloigne, furieux, sans pouvoir rien faire : la loi est à la fête. Aucune indulgence non plus pour le corbeau et ses tourterelles : l'aumônier et la volée de femmes d'officiers, vêtues de blanc du bout des escarpins au sommet de l'ombrelle, ont de la farine plein les cheveux.

Je me demande pourquoi on nous fait participer à cette célébration enjouée. C'est la première fois depuis le début de la traversée qu'on nous traite comme des passagers et qu'on nous laisse nous mêler à l'équipage. On a peut-être estimé que notre allure de Robinson débraillés, creusés par la faim, envahis de barbe et de cheveux, ainsi que notre réputation sulfureuse allaient agrémenter le rituel d'une touche d'exotisme. L'occasion de côtoyer des bêtes féroces en provenance directe de leur cage ne se présente pas si souvent.

Le baptême du passage de la ligne équatoriale s'achève sur une distribution de beignets et une tournée d'eau-de-vie offerte par le commandant. Ce Riou de Kerprigent est pourtant d'ordinaire peu porté sur la bienveillance. Et je reçois comme les autres mon diplôme de Chevalier des Mers.